

Frédéric Boyer

Sexy Lamb

**De la séduction, de la révolution
et des transformations chrétiennes**

**FRÉDÉRIC
BOYER**

P.O.L

Extrait de la publication

Sexy Lamb

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, roman, 1991
EN PRISON, roman, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, roman, Prix du Livre
Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, essai, 1993
COMME DES ANGES, roman, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES?, roman, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, roman, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES!, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, roman, 1997
LE VERTIGE DES BLONDES, roman, 1998
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, poèmes, 1999
PAS AIMÉE, roman, 1999
UNE FÉE, roman, 2000

*Les autres livres de Frédéric Boyer
sont répertoriés en fin de volume.*

Frédéric Boyer

Sexy Lamb

*De la séduction, de la révolution
et des transformations chrétiennes*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1500-1
www.pol-editeur.com

The revolution of the sexy lamb.

Allen Ginsberg

*Le trône de Dieu avec l'agneau sera
là, et ses serviteurs lui rendront un culte.*

*Ils verront son visage, son nom sera
sur leurs fronts. Il n'y aura plus de nuit,
ils n'auront plus besoin de la lumière d'une
lampe ni de la lumière du soleil.*

Apocalypse de Jean

*L'incarnation ne rapproche pas
Dieu de nous.*

Elle augmente la distance.

Simone Weil

Être chrétien, en ces temps, ne devrait être possible qu'en revisitant tout de fond en comble. En contestant l'héritage. En s'opposant à ce qui nous est donné de croire. Se souvenir que nous sommes comme des agneaux envoyés au milieu des loups. Mais reconnaître que nous sommes aussi devenus des loups en hurlant avec eux. Croire ne devrait jamais signifier que je me mette dans l'état d'esprit où je suppose qu'une chose que je tiens pour impossible peut arriver. Mais plutôt exiger d'opposer à l'impossible tout le réel comme contradiction. De toute évidence, croire ne peut être possible qu'en acceptant les coups, les épreuves qui nous conduisent au bord le plus vacillant de l'existence. On ne peut croire qu'en deux idées contraires, ou en de multiples oppositions, à moins de figer la vie. Je me suis souvent interrogé sur ma fascination pour

*D'après Matthieu,
10, 16*

le christianisme et ma proximité tourmentée faite autant d'admiration que d'interrogation et parfois de dégoût. Je ne m'en suis encore jamais séparé même si je suis incapable d'affirmer comme identité ma chrétienté, ou une affiliation quelconque que je ferais mienne. Que posséderait-on se disant chrétien? D'une certaine façon, la situation est en moi inextricable. Et pourquoi vouloir la changer? Choses aimées. Poésie rapide oubliée qui remonte soudain à la surface et me prend à la gorge. Je ne sais pas. Me sens comme un mur pas droit. Une haie défaite. Je veille sans comprendre. Ai lu Hopkins récemment. Ai pensé à ses années de noviciat quand ses frères jésuites pour tuer le temps lui racontaient des histoires d'apparitions et de fantômes dans la lande victorienne. Lui qui disait préférer Duns Scot à douze Hegel. Rêver aux fées malicieuses et morbides abandonnées sur les noirs chemins boueux de la campagne anglaise, et que lui confessaient avoir vues certaines femmes seules ou certains hommes désœuvrés. Il y en a toujours tant. Est-ce que la vie pèse exactement le poids de nos existences? Non. Souvent infiniment moins. Est-ce que chaque chose a un sens? Non. Codes foireux. Le sens caché de l'existence (s'il y en a forcément un) m'échappe toujours. Avec nécessité immédiate

de trouver des ailes sous l'ombre desquelles j'attends que la catastrophe passe. Mais je ne pourrai jamais atteindre cette confiance du psaume : *Tu me délivres de la mort*. Je reste comme un poussin ennuyé sous les ailes d'une divinité que je n'arrive pas à appeler au secours. Question absurde au commencement : comment tomber un jour sur Celui qu'on appelle si on n'a pas cru d'abord en Lui avant même de Le connaître et de L'appeler? « Comment appeler mon Dieu, mon Dieu et Seigneur? De toute façon c'est l'appeler en moi-même que l'appeler. Existe-t-il un lieu en moi où mon Dieu puisse venir en moi? où Dieu puisse venir en moi, Dieu qui a fait le ciel et la terre? » Appeler à l'aide quelqu'un qu'on ne connaît pas c'est toute l'épreuve de la vie humaine sur terre. L'idée générale étant : quelqu'un était déjà là, chez moi, et je ne le savais pas. Comme dans un film noir. Un suspense à la Hitchcock. Un personnage seul dans une pièce ou un appartement ne sait pas qu'il y a quelqu'un d'autre avec lui... Mais à partir de quand parvient-on à cette découverte et le scénario angoissant se dénoue-t-il? Je n'y suis pas et n'y arriverai probablement jamais. Est-ce qu'un homme reçoit une direction spéciale? ou s'invente une providence particulière? une direction inspirée par des rencontres, des lumières? par quel canal

Psaume 55, 14

*Augustin,
Les Aveux,
Livre 1, 2*

obscur et puant? Et les pauvres? L'Église qui est née de leur présence scandaleuse nous apprend depuis des siècles à les tolérer pour ne pas risquer troubler l'ordre de notre injustice. Et l'amour de la chair?

En guise d'ouverture, je dirai que j'ai toujours tenté de comprendre le christianisme comme un ensemble de textes et d'horizons, ou plus exactement comme un ensemble d'opérations sur des textes et des horizons, produisant d'autres textes, d'autres horizons. Mais plus profondément, ces opérations (emprunts, transformations, détournements, créations, etc.) produisent une œuvre de métamorphoses s'appliquant à nos façons de raconter l'existence et ses problèmes, aux figures et métaphores susceptibles d'ouvrir de nouvelles interprétations des vies vécues, de l'histoire et des énigmes de l'existence. À mon sens, quelque chose demeure impossible à saisir de notre simple existence au monde et parmi les autres vivants comme parmi la pensée des absents, morts ou fantômes. Le christianisme s'est construit et inventé sur cette capacité à « saisir l'impossible » par des opérations narratives et poétiques. Ainsi la figure de l'agneau sacrifié, saigné et dévoré, fragile et attendu, sera

littéralement transformée par l'espérance et la littérature chrétiennes, et au cœur même des écritures juives, comme figure royale et divine, instance du Jugement ultime alliant colère et douceur. Une figure de séduction absolue, la plus plastique qui soit, permettant ces renversements symboliques libérateurs entre victime et royauté, faiblesse et force, innocence sacrifiée et instance de jugement. Sexy parce que cette figure est littéralement séduction, lieu obscur du désir, et que la sexualité, absente des écrits canoniques portant sur Jésus, deviendra l'énigme sans doute déchirante de sa séduction, de sa présence-absence parmi nous, et entre nous. Est-ce la raison de ce titre *Sexy Lamb*? Il est tiré d'un vers du poète américain Allen Ginsberg (1926-1997), pris dans un formidable recueil qui s'ouvre sur un kaddish à sa mère défunte, Naomi.

Ces textes ont été écrits sur plus de dix années et jamais publiés jusque-là. Comme une sorte de journal improvisé, notamment durant les périodes de traduction des textes bibliques ou des *Aveux* d'Augustin. Ils tentent simplement par différents écarts et différents styles d'aborder cette hypothèse d'une élaboration littéraire et plastique du christianisme. Cela ne relève pas d'une démonstration mais

d'un travail d'écriture personnel sur cette question-là. Je ne crois à rien d'autre qu'à cette méditation des Écritures et de l'histoire de leur formation et de leur réception.

N.B. Toutes les citations des textes bibliques sont faites à partir de la Nouvelle traduction de la Bible (Bayard, 2001).

PERFORMANCE

Je fais une hypothèse. Il est possible que ce que nous appelons le christianisme ne soit d'abord qu'une formidable performance narrative. Performance littéraire à partir de multiples greffes. Et créatrice de métamorphoses et de transformations atteignant les corps individuels et collectifs. Je devrais alors emprunter aux ressources du poème, de l'histoire, de la fiction, pour tenter de raconter le christianisme comme événement littéraire. Les prémices de ce mouvement sont à chercher dans la richesse et la dislocation/reformulation de la culture judéenne. Dans la diversité, sans doute beaucoup plus importante qu'on ne l'a imaginée, du judaïsme à l'époque, et la diversité de ses influences. Puis dans l'assimilation/transformation de la culture gréco-romaine. Il n'y aura de christianisme que d'un vaste processus de translation générale,

mixant et déplaçant les concepts, les langues et les histoires. Multipliant les écarts, les déplacements, les traductions, ce mouvement est une sédimentation de ruptures et d'assimilations. La littérature chrétienne qui naîtra de ce mouvement est un formidable détournement, un braquage, un rapt, un collage, une fusion déchirante. Un emprunt aux écritures de l'Antiquité, depuis les traditions de Mésopotamie, les collections hébraïques, jusqu'à la littérature hellénistique, et qui a produit des corps d'écrits singuliers, des *monstres* littéraires qui eux-mêmes ont produit de l'*histoire*. De la transformation et de la création. Des lois et de l'art. Du meurtre. Du salut.

Les deux premiers personnages acteurs de cette histoire performance sont Jésus le Nazaréen et Jean le Baptiste, aux premières années de notre ère. Ce sont eux qui, au cœur même du judaïsme très diversifié de leur époque, ont ouvert dans la colère de l'époque et de leurs milieux des voies neuves, et posé (ou fait poser) des écarts suffisamment importants pour déclencher sur la durée un long processus d'épreuves, de divorces et de créations. Le ministère de Jésus est très bref, deux années probablement. Il commence, selon les Écritures, quand Jean le Baptiste le désigne comme *agneau*. Et

après de longues années de rencontre du judaïsme ancien avec l'hellénisme. Jean et Jésus seront suivis de ceux reconnus et désignés comme apôtres (ou *envoyés*), les premiers ouvriers d'une tradition tout à la fois au cœur et aux confins du judaïsme, et dont Paul, le plus étonnant, autoproclamé le « dernier des apôtres », le « fœtus avorté » (le mal né, le mal formé, en quelque sorte), suivis enfin de la longue chaîne des *auctores* chrétiens, ceux qui augmenteront et transformeront l'immense texte de la chrétienté, selon l'étymologie latine du mot auteur.

Oui Saoul (qui deviendra Paul), un juif de la diaspora du 1^{er} siècle, citoyen de Tarse et probablement citoyen romain, que l'ont dit disciple du grand maître pharisien Gamaliel, fera commencer cette histoire par ces mots : « Christ mourut pour nos fautes conformément aux Écritures, il fut enseveli et le troisième jour il est éveillé, conformément aux Écritures... » Il s'agit d'une déclaration, d'une proclamation en vigueur très probablement dans les toutes premières communautés se rassemblant au nom de celui que certains ont d'ores et déjà reconnu comme *christ* (messie), quelques années après sa mort sur un gibet. Ces mots rédigés dans une lettre adressée à la communauté agitée de Corinthe, vers 55 de notre ère, quelques décennies à peine après

*Première lettre
aux Corinthiens,
15, 8-9*

*Actes d'apôtres,
22, 28 et 21, 29*

*Première lettre
aux Corinthiens,
15, 3-4*

cette mort ignominieuse de Jésus, contiennent un mélange d'amour, de dette, de terreur et de culpabilité. Ces mots résonnent dans ma tête comme un chant étrange et difficile. Ils ne changent pas le monde autour de moi mais ils changent la façon dont je peux comprendre le monde. Il n'y a là que du vieux langage, de vieilles idées, mais c'est leur enchaînement et leur combinaison, leur reprise comme un énoncé collectif et décisif, qui crée le récit chrétien et sa matrice plastique littéralement conçue comme un accomplissement de l'Écriture qui le précède, celle de la Tradition d'Israël, et la formulation d'une issue à cette Tradition. Car l'événement de cette déclaration est moins le souvenir d'une mort et d'une résurrection (événements que d'autres s'autorisaient à raconter ou à annoncer et qui, dans ce monde, n'étonnaient pas outre mesure) que, d'une part la répétition du « conformément aux Écritures », et d'autre part le « pour nos fautes ». La rupture chrétienne, si on peut en parler de cette façon, est cet accomplissement, littéralement cet acte à la fois rhétorique et existentiel, qui remplit les Écritures de la Tradition, qui les comble et les annexe parfois avec violence dans un scénario collectif, universel de culpabilité et de délivrance. Cet accomplissement est à la fois un acte de confiance

littéraire et poétique, rhétorique, et un acte de rupture. Une pure création de transmission et de métamorphose poétique, car nulle part dans les Écritures de la Tradition nous ne pouvons trouver une telle prophétie littérale (mort et résurrection le troisième jour du ou d'un messie). Mais l'annonce de Paul est précisément cet événement de (re)lecture, après d'autres. Quelle voie ouvre l'écriture dont sans elle l'accès nous était interdit? De quoi nous instruit-elle que nous n'aurions pu sans elle connaître? Quelle mémoire inscrit-elle dans la mémoire générale, ce vaste chantier qui la déborde et la contient? De quels secrets l'écriture nous entretient-elle? Et à quelle autorité, à quelle police nous soumet-elle? C'est de cela qu'il s'agit, quand dans l'épreuve du deuil et de l'abandon, le récit raconte comment les disciples en chemin vers Emmaüs, quittant Jérusalem, rencontrent un inconnu qui fait route avec eux et leur explique les Écritures pour toute réponse à leur chagrin et leur incompréhension. Et une fois l'inconnu disparu, cette révélation de l'absence et de l'Écriture : « Notre cœur n'a-t-il pas brûlé lorsqu'il nous parlait sur la route et qu'il nous ouvrait les Écritures? »

*D'après Luc,
24, 17-32*

Le *mourir pour nos fautes* fait également écho à la Tradition, celle prophétique d'Israël incarnée

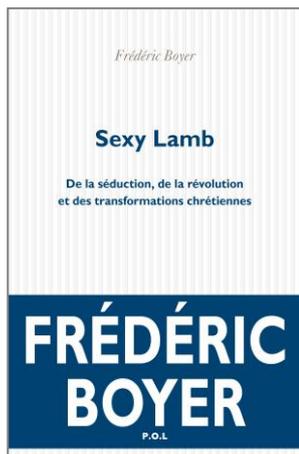
par le texte d'Isaïe du Serviteur souffrant, associé dès les premiers textes à la figure de l'agneau pascal (*amnos*, en grec), qui « porte nos maladies, porte nos tourments », et qui est « meurtri pour nous guérir nous qui errons comme du bétail ». Immense texte énigmatique, collection de plusieurs traditions écrites rassemblées et unifiées au V^e siècle avant notre ère. Il annonce un serviteur humilié, méprisé, torturé et mis à mort et qui, ayant « offert sa vie en sacrifice », voit sa descendance augmenter, ses jours prolongés.

Isaïe, 53, 1-12

La figure de ce Jésus reconnu *christos* (messie), soumis à la flagellation et mis à mort sur la croix, est projetée sur cette tradition lointaine mais vivace du prophète récalcitrant, humilié et méprisé, qu'elle transforme littéralement. Or la plasticité étonnante de cette figure était déjà éprouvée antérieurement au mouvement chrétien, comme on en fit la découverte dans la diversité des manuscrits de Qumrân. Jusqu'à la crucifixion, peu connue du monde de l'Ancien Testament, que l'on a longtemps considérée comme n'appartenant pas à la tradition d'Israël mais qui apparaît dans le judaïsme tardif des manuscrits de la mer Morte, notamment dans le Rouleau du Temple : « être pendu à un bois jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Achévé d'imprimer en janvier 2012
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2257
N° d'édition : 239479
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2012

Imprimé en France



Frédéric Boyer **Sexy Lamb**

Cette édition électronique du livre
Sexy Lamb de FRÉDÉRIC BOYER
a été réalisée le 31 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818015001 - Numéro d'édition : 239479).
Code Sodis : N51804 - ISBN : 9782818015025
Numéro d'édition : 239481.